

I

Elle savait qu'il faudrait rapidement prendre une décision, les fins de mois étaient de plus en plus difficiles et payer une simple facture d'électricité nécessitait des prouesses d'imagination.

Vendre la maison était bien sûr la solution la plus logique mais elle ne pourrait jamais s'y résoudre. Cette maison, c'était sa vie, son rêve, à elle et à Phil, ils avaient tant travaillé, ils avaient fait tant de projets, ils s'étaient tant tracassés à son sujet, qu'elle aurait l'impression d'une trahison ou pire d'un abandon s'il fallait y renoncer.

«Les Chênes», c'était le nom de cette grande bâtisse qui avait un air à la fois sévère et baroque, avec ses murs anciens, son fronton de pierres de taille, ses grandes baies ouvertes sur le sud, sa véranda en demi-cercle et surtout sa tourelle jolie mais un brin prétentieuse, il faut bien le reconnaître. Tout de suite, ils avaient eu le coup de foudre pour cette maison.

Sans même pénétrer à l'intérieur, ils avaient su que c'était là qu'ils poseraient leurs bagages. Et ils n'avaient pas été plus loin. Pourtant le prix dépassait de beaucoup leurs moyens et d'autres acheteurs étaient sur les rangs... Mais ils l'avaient emporté, elle se souvenait comment Phil avait bluffé l'agent immobilier, comment ils avaient obtenu la caution de son père et comment ils avaient fait leur montage financier...

Ils ne manquaient ni d'imagination, ni d'arguments, ni de courage.

La maison était grande, trop grande pour eux, mais ils voulaient la remplir de rires d'enfants et de joie. Très vite d'ailleurs était née Catherine, dans les odeurs de peinture, de bonheur et de foin, puis cinq ans après Marc...

Mais voilà, trois ans plus tard, c'était l'accident... Le stupide, terrible, banal, accident de voiture, une voiture qui allait trop vite un jour de verglas...

Maud Eliot secoua la tête, se redressa et serra les lèvres, il fallait réagir. Elle avait eu trop tendance depuis deux ans à se laisser aller aux pleurs et à la rêverie. Elle devait penser à sa fille de dix ans, son seul enfant désormais. Il fallait se construire une nouvelle vie et d'abord commencer par sauver « Les Chênes », c'était essentiel.

La succession de Phil était aujourd'hui réglée – accoler les mots de Phil et de succession la faisait toujours frémir –, mais réfléchir de la sorte avait au moins le mérite d'ordonner ses pensées et d'éclaircir son analyse. L'important prêt immobilier qu'ils avaient contracté pour l'achat de la maison était heureusement couvert par l'assurance décès. Mais cela ne réglait pas tous les problèmes financiers. Maud réalisait que, même entièrement payée, « Les Chênes » restait une maison coûteuse.

Les frais de chauffage, d'entretien, les impôts fonciers... Tout doublait avec la surface, c'était sûr : un revenu d'appoint s'avérait nécessaire.

La famille, les amis, tous lui conseillaient de vendre : « Ta maison est trop grande pour toi et ta fille, elle te rappelle trop de souvenirs, mets-là sur le marché, prends un appartement en ville, tu seras plus près de ton travail, ce sera plus gai... »

Ces conseils l'exaspéraient au plus haut point. Ce n'étaient pas les souvenirs qui lui faisaient peur, ni l'espace, ni même la

solitude ; au contraire... Elle avait besoin de trouver ses racines et garder cette maison était le moyen d'y parvenir. Son père, seul, le comprenait :

«Tu es comme moi, il te faut l'air de la campagne, de l'espace, du souffle, tu ne tiendrais pas un mois dans un immeuble. Je te connais bien, tu n'es pas faite pour regarder la télé et t'avachir dans un canapé, tu as besoin de remuer et la petite aussi. Si c'est trop grand, tant mieux! Cela t'occupera, tu as la vie qui t'attend, ne la fait pas attendre trop longtemps.»

Elle savait qu'il avait raison, qu'importe ce que la vie lui réserverait désormais, c'est ici qu'elle continuerait le combat. Alors, que faire ? Changer de travail ? Elle y avait bien songé, mais son emploi à la bibliothèque municipale lui convenait bien. Si ce n'était pas toujours passionnant, au moins cela lui laissait-il suffisamment de temps libre pour s'occuper de Catherine et puis elle adorait les livres, tous les livres, et c'était une chance inespérée que de pouvoir s'adonner sans remords à cette passion tout en pouvant en faire profiter les autres.

Elle s'intéressait aussi à l'histoire locale et remuer les archives poussiéreuses pour trouver un récit qu'on pourrait publier au bulletin municipal sous la rubrique «en ce temps là...» était un pur plaisir.

En outre, il ne fallait pas se leurrer, ses diplômes universitaires ne comblaient pas son manque d'expérience et en cette période de chômage, les entreprises n'attendaient pas après sa candidature. Il fallait déjà s'estimer heureuse d'avoir un emploi !

Elle ne pouvait pas non plus envisager de faire des placements financiers, son épargne de précaution était bien trop maigre pour songer à y toucher ! Trouver un travail d'appoint ? Mais lequel ? Elle s'imaginait mal faire les marchés pour vendre

ses légumes ou ses poules. De toutes façons, elle aurait été incapable de les tuer... Jardiner lui prenait beaucoup de temps mais c'était plus par plaisir que par rentabilité. La basse cour, le poney Fétiche, le chat Gras-Double et le chien Skepsy représentaient, hélas, plus une charge qu'un rapport. L'idée de proposer aux enfants, le dimanche, des tours de poney l'effleura un instant, mais elle se surprit à sourire, ce n'est pas ainsi qu'elle ferait fortune!

Faire la baby-sitter n'était plus de son âge et elle avait tellement le ménage en horreur que, malgré ses difficultés financières, elle avait conservé Madame Frémi après la mort de Phil, pour quatre heures seulement il est vrai par semaine, mais quand même, quel soulagement! C'était aussi la seule économie envisageable. Car, depuis deux ans elle dépensait très peu : pas de vacances, pas de sortie, pas de vêtements, sauf pour Catherine. Sans aucune envie désormais, elle n'avait pas de mérite en cela.

Si, une envie, il lui en restait une, une seule mais de taille : garder cette maison et la garder entière.

Et, c'est alors que soudain, par association d'idée, la solution lui apparue, lumineuse, tellement évidente, simple et pratique, qu'il était incroyable de ne pas y avoir pensé avant.

Un locataire ! Elle allait prendre un locataire !

II

Perchée sur le mur près de la grille d'entrée, balançant avec délice ses jambes maigrichonnes dans le vide, Catherine guettait le retour de sa mère tout en caressant à rebrousse-poil Gras-Double qui n'avait pas l'air d'apprécier vraiment ce traitement.

Ses nattes blondes, ses taches de rousseur et son petit nez retroussé lui donnaient un air espiègle qui contrastait curieusement avec le regard sérieux et légèrement frondeur qui brillait derrière ses lunettes rondes de jeune intellectuelle. C'était une enfant intelligente et attentive, volontiers arrogante et un peu trop sauvage au goût de sa mère, depuis deux ans surtout.

Elle aimait se raconter des histoires et les nombreux livres qui traînaient partout dans la maison entretenaient son imagination fertile.

Elle trouvait les autres enfants stupides et préférait de beaucoup la compagnie des adultes. Enfin pas tous, à vrai dire, elle les classait en deux catégories : les « Soupes » et les « Cerises ».

Les Soupes (elle détestait ceux-là) représentaient malheureusement la plus grande partie, celle des gens sans intérêt, leur conversation fluide ne retenait pas l'attention, ils vous gavaient de paroles creuses, remplissaient tout l'espace, méprisaient les enfants ou les prenaient pour des débiles. Pareil que

pour la soupe: «manges-en! Ça fait grandir». Tu parles, elle n'en voulait jamais et était la plus grande de sa classe!

Voilà ce qu'étaient les Soupes: mollesse et mensonge.

Les Cerises, par contre, comme ce fruit merveilleux, vous apportaient quelque chose. C'étaient des gens discrets, raffinés, qui savaient vous écouter, comprenaient les enfants et leur parlaient d'égal à égal.

On pouvait sucer le noyau longtemps pour se donner de la force et sentir encore le goût sucré sur ses lèvres. Et bien, avec ces gens-là, c'était pareil, on pensait à leur conversation longtemps après leur départ.

Bien sûr, sa mère faisait partie des Cerises, mais aussi son grand-père, sa maîtresse d'école, Madame Frémi, qui savait si bien raconter des histoires sur tous les gens du village, et puis d'autres aussi... Mais, tout compte fait, il n'y en avait pas tant que cela des Cerises!

Plongée dans ses profondes réflexions sur la qualité humaine, elle ne vit pas tout de suite l'inconnu qui s'engageait sur le sentier menant à leur propriété. Quand elle l'entendit, il était trop tard pour s'enfuir sans qu'il la voit et son orgueil étant plus grand que sa timidité, elle resta sur son perchoir: «pas question d'avoir l'air d'une peureuse!». Elle le classa tout de suite dans la catégorie des Cerises car il ne sembla pas remarquer son étrange position et lui adressa la parole sans lui parler niaisement comme une Soupe parlerait aux enfants de dix ans.

– Excusez-moi, est-ce bien cette propriété qui s'appelle «Les Chênes»?

Comme il ne l'avait pas tutoyée, elle daigna répondre en désignant la plaque de bois accrochée au portail:

– Pour ceux qui savent lire: oui.

– Hé, croyez-vous jeune fille, que je ne sache pas lire? Je n'avais pas vu la pancarte, c'est tout!

Intéressée, parce qu'il n'avait pas relevé l'impertinence et semblait même amusé, elle le détailla avec plus d'attention. C'était une vieille Cerise mais il faut convenir que, passé la trentaine, tout le monde lui paraissait âgé! Il était moins vieux que son grand-père, mais sûrement beaucoup plus que sa mère.

Elle aimait bien ses lunettes cerclées d'or, comme celles de Lydia à l'école, cela faisait chic! Ses yeux verts ressemblaient à ceux du chevalier Galaad et c'était plutôt bon signe. Mais un chevalier se devait d'être glabre, or celui-ci avait une superbe moustache blond-roux, aux poils aussi raides que ceux du chien Skepsy. La comparaison lui parut amusante, finalement il tenait plus du chien que du chevalier! De taille élevée, puisqu'il était presque à hauteur de son perchoir, avec de bonnes rides autour des yeux, il faisait assez Cerise. Dommage cependant, elle constata déçue qu'il n'avait pas de menton. Enfin, pas un menton digne de ce nom.

Elle sortit de ses pensées pour entendre le chevalier-chien lui demander si cette maison était bien à louer, elle lui répondit avec sa franchise coutumière.

– En fait, cela dépend. Maman dit qu'elle aimerait bien en louer une partie pour avoir plus d'argent, mais vous comprenez elle ne veut pas n'importe qui comme locataire : il faut quelqu'un de réservé, propre, sobre, non fumeur.... Tout ça quoi, je pense qu'elle ne trouvera jamais et c'est tant mieux. D'ailleurs, elle en a déjà refusé deux, que la mairie lui avait envoyé. Il faut dire qu'ils avaient une drôle de tête! Maman leur a fait croire qu'elle avait changé d'avis, elle dit qu'ils n'auraient sûrement jamais payé le loyer...

Elle interrompit cette convaincante explication en entendant le son d'un klaxon familier qui la fit dégringoler au bas du mur et courir dans l'allée en criant :

– C'est elle, c'est maman, elle va vous expliquer !

En voyant sa fille en discussion avec un inconnu, Maud se sentit agacée. Une fois de plus, Cathie, peu obéissante était sortie du parc. Cette enfant devenait difficile. Pourtant, aujourd'hui, elle ne se sentait pas l'envie d'entamer une dispute avec elle. Elle était crevée, vidée et les idées noires planaient comme des corbeaux dans sa tête.

Il faut dire qu'elle revenait d'un enterrement et que, depuis la mort de son mari et de son fils, elle supportait mal ce genre d'épreuve.

En outre, Madame Cédile était une vieille dame qu'elle estimait beaucoup et qui leur avait donné son amitié avec en prime de nombreux conseils de jardinage. La mort de cette amie que rien ne laissait présager, hormis son âge, l'avait bouleversée. Comme elle se sentait encore fragile et vulnérable, bien peu prête en fait à affronter l'existence...

Le père Cugi d'ailleurs l'avait sûrement remarqué, c'était lui qui avait enterré Phil et Marc et il venait souvent la voir depuis pour tenter de la reconforter. Il faut croire que le reconfort de l'église, à laquelle elle-même croyait peu, ne suffisait pas.

Aujourd'hui encore, elle s'était sentie défaillir pendant le sermon funèbre. «La mort est une délivrance et un espoir». Comment pouvait-on dire de pareilles stupidités, quel espoir pouvaient avoir Phil et son petit garçon de trois ans ? Elle avait tenté de sortir mais, par égard pour la défunte, elle se força à rester et à entendre jusqu'au bout ce sermon qui la mettait si mal à l'aise.

Et pour finir la journée, elle trouvait Catherine dans la rue avec un inconnu. Bravo, il allait être bien reçu celui-là !

III

À son habitude, Catherine se suspendit au cou de sa mère dès que celle-ci sortit de sa voiture. Prévenant les réprimandes, elle s'empressa de lui chuchoter à l'oreille :

– Ce monsieur vient pour la location, tu ne trouves pas qu'il ressemble à Galaad ? Mais dommage, il n'a pas de menton !

Maud ne put s'empêcher de sourire, sa fille adorait « Les chevaliers de la table ronde » à un point tel qu'elle désespérait de ne pas s'appeler elle-même « Guenièvre » et essayait toujours de reclasser les personnages de ses livres dans la réalité.

Elle jeta un coup d'œil discret au supposé Galaad, qui les observait tranquillement, et répondit sur le même ton :

– C'est plutôt le chevalier à la triste figure...

Puis elle soupira et résignée s'avança vers leur visiteur, bien décidée à abréger la discussion.

C'est que le passage à l'acte se révélait plus délicat que la décision de louer elle-même. Elle savait qu'il ne serait pas facile de vivre sans cesse avec quelqu'un d'autre sous le même toit, mais elle n'avait pas réalisé que la plupart des personnes intéressées exigeraient au moins une cuisine indépendante. Or, la maison ne se prêtait guère à ce type d'aménagement et elle n'avait pas les moyens d'engager les travaux nécessaires. C'est pourquoi, elle avait refusé déjà deux offres de personnes à la fois exigeantes et peu sympathiques et s'appêtait probablement à récidiver.

Petite et mince, Maud paraissait fragile, mais ses cheveux auburn, coupés au carré, lui donnaient un air décidé, ses taches de rousseur révélaient une personnalité enthousiaste et généreuse et ses grands yeux gris, souvent mélancoliques, avaient beaucoup de charme.

On devinait une femme à la fois chaleureuse et meurtrie, volontaire et tourmentée, imaginative et méfiante.

Une femme pourtant, qui n'hésitait pas à faire face aux problèmes.

– Bonjour! Ma fille me signale que vous venez pour la location, mais voyez-vous je suis désolée: l'annonce a été mal rédigée et ce n'est pas la maison qui est à louer mais seulement deux pièces dans la tourelle.

– Mais, justement Madame, c'est ce qui m'intéresse. Permettez-moi de me présenter: Bernard Lancieux, je suis historien et j'effectue des recherches sur le Grand Condé, ce qui m'oblige à me rendre souvent à la bibliothèque du château de Chantilly, mais aussi à Versailles. Or, je déteste l'hôtel, j'ai horreur de la ville et j'ai besoin de calme. Enfin, bref, louer pour quelques mois une chambre chez l'habitant dans un village proche de mes centres d'intérêts m'a semblé la solution idéale. Figurez-vous, que j'avais d'ailleurs trouvé une chambre, ici-même au village, et que je devais emménager dans deux jours. Malheureusement, la propriétaire vient de décéder et il me faut d'urgence trouver une autre solution, c'est pourquoi, je me permets d'insister...

– Excusez-moi, s'étonna Maud, vous deviez loger chez Madame Cédile?

– Oui, c'est bien ce nom là, vous la connaissiez?
Si elle la connaissait! Elle faisait mieux que de la connaître, elle la comprenait ou plutôt elles se comprenaient... Mais lui,

que pouvait-il comprendre, cet étranger, ce chevalier sans menton ?

Inconsciemment d'ailleurs, elle fixait son menton et se reprocha instantanément d'accorder quelque crédit aux élucubrations de sa progéniture. Réprimant bien malgré elle un sourire, elle expliqua :

– Vous savez, ici c'est un village, tout le monde se connaît, mais je suis surprise, car elle ne m'en avait pas parlé.

– Nous nous étions mis d'accord il y a une semaine seulement, le jour même de son accident, je crois, elle est tombée par la fenêtre n'est-ce-pas ?

– Oui, parvint à articuler Maud, c'est horrible...

Voyant son trouble, il s'empressa de faire dévier la conversation et lançant un clin d'œil complice à Catherine qui se tenait derrière sa mère, il déclara :

– Je vous sens réticente, mais je vous assure que je suis réservé, propre, sobre ou presque, non-fumeur, et que j'ai les moyens de payer un loyer !

Cette énumération de qualités rappela des souvenirs à Maud qui lança un regard oblique à sa fille, mais celle-ci demeurait imperturbable.

– Alors, il y a peut-être moyen de s'entendre, dit-elle presque à contrecœur, mais il faut d'abord que je vous montre les pièces à louer. Catherine va vous conduire jusqu'à la maison si vous le désirez, je rentre la voiture au garage et je vous rejoins tout de suite.

Elle ouvrit la grille, consciente qu'il observait chacun de ses gestes.

« Pourvu que cela ne lui plaise pas ! pensa-t-elle, j'ai déjà l'impression de perdre ma liberté. »

Immédiatement, elle se reprocha ses pensées. Ce n'était pas le moment d'avoir des états d'âme, il lui fallait d'urgence un locataire, elle avait besoin d'argent, justement pour sauvegarder cette liberté. Dommage que ce soit lui quand même! Elle ne savait pas pourquoi, mais il la mettait mal à l'aise... «Sûrement à cause de l'histoire du menton!» se dit-elle en souriant. Visiblement, Catherine, elle, n'avait pas les réticences de sa mère. À partir du moment où elle l'avait classé dans les Cerises, elle lui faisait confiance. Oubliant les airs de grande personne dédaigneuse, qu'elle aimait bien parfois se donner, elle entreprit de lui montrer son domaine tout en le soumettant à un feu roulant de questions. Il y répondait de bonne grâce, et semblait même plutôt amusé de la vivacité de son guide.

– Notre fief s'appelle «Les Chênes» parce qu'il y en a trois près du ruisseau là bas, tu sais c'est le domaine des gnomes. Il y en a toute une famille qui habite au pied du plus grand. Tu n'as pas peur des gnomes au moins? Es-tu vraiment un historien? Moi, je ne trouve pas tellement, parce qu'à mon avis, les historiens ressemblent à des rats et toi, tu ressembles plutôt à un chien! Mais en tout cas, tu as de la chance, c'est un métier qui me plairait bien!

Maud qui arrivait, l'interrompit et l'envoya décharger les provisions. Elle s'en alla de mauvaise grâce en pensant que le seigneur était parfois bien injuste envers son vassal.

Maud entreprit d'expliquer que la tourelle était en fait complètement indépendante du reste de la bâtisse. Elle avait été rajoutée à la construction trente ans plus tard, par un propriétaire un peu mégalomane qui, étant devenu à l'époque maire du village, avait cru consolider ainsi sa position sociale. Elle présentait l'avantage d'avoir sa propre entrée et de ne pas être commandée par les autres pièces. Elle comportait au rez-

de-chaussée un vaste salon agrémenté d'une cheminée. Mais l'espace était malheureusement réduit par le grand escalier circulaire qui desservait l'étage où se trouvaient une chambre et une petite salle de bain. La décoration intérieure était simple : crépi blanc et rideaux jaunes, meubles rustiques et aquarelles. Mais l'ensemble était de bon goût, et fort bien exposé.

Pendant tout le temps de la visite, le «chevalier» resta de marbre. «Ce qui tout compte fait est plutôt normal pour un chevalier» ironisait Maud, «tant mieux, si cela ne lui plaît pas.»

Mais, quand ils se retrouvèrent dans le salon, il la regarda d'un air sérieux et déclara :

– Si vous pouvez me procurer un bureau, ce sera parfait !

Elle pouvait bien sûr et dès lors tout alla très vite.

Elle s'engageait à lui louer la tourelle pour six mois au prix rêvé de sept cents euros mensuels, elle lui fournirait le petit déjeuner et il s'arrangerait pour les autres repas. Non, elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il apporte un réchaud à gaz. Enfin, le plus important, il arriverait dans deux jours !

Il lui serra la main d'un air satisfait, s'inclina devant Catherine comme devant une grande princesse et s'en alla d'un pas vif et décidé.

«C'est arrivé, pensa-t-elle, j'ai trouvé mon locataire!»

IV

– Non, franchement Madame Eliot, je ne pense pas que ce soit une bonne idée de prendre un locataire. Vous êtes trop jeune, voilà ce que je dis et les gens vont «causer», vous les connaissez!

– Hé bien, qu'ils causent Madame Frémi, qu'ils causent... Que voulez-vous que cela me fasse!

Pour transporter le bureau Chippendale de la bibliothèque au salon de la tourelle, Maud avait demandé l'aide de sa femme de ménage. C'était une personne d'âge mûr, toujours en mouvement malgré sa corpulence, aussi vive de langue que de geste, curieuse mais dévouée et au demeurant sympathique. Elle avait un avis sur tout et ne se privait pas de le donner.

– Vous auriez dû chercher une femme seule, c'était plus convenable...

À l'heure de la liberté sexuelle, de l'avortement, du sida, des fausses factures et de la corruption Madame Frémi parlait encore de ce qui était convenable... C'était trop drôle!

– Je n'avais pas le choix, répliqua Maud, aujourd'hui les femmes seules ne viennent pas s'enterrer dans un coin perdu. Pour moi, c'est même une chance inespérée d'avoir trouvé ce Monsieur Lancieux.

– Hé bien moi, ce monsieur ne m'inspire pas confiance. J'étais là, quand il est venu visiter le petit bungalow de la pauvre

Madame Cédile, elle ne s'était pas trompée d'ailleurs, elle m'a dit que c'était un « iconoclaste ». Vous vous rendez compte, un iconoclaste!

Non! Justement, Maud ne se rendait pas bien compte... Elle pensa que l'iconoclaste était pour d'autres un chevalier-chien et que l'ensemble ne semblait pas très effrayant. Et puis, Madame Frémi commençait à l'ennuyer. Ce n'était pas à elle de décider à sa place.

Elles avaient retiré le fauteuil et placé le bureau près de la fenêtre à ogives qui donnait sur le jardin. « L'iconoclaste » pourrait travailler en toute tranquillité.

Maud vérifia que tout était en ordre et referma la porte avec un peu de nostalgie, elle pensait que la tourelle ne lui appartenait déjà plus.

– Allons, Madame Frémi, souriez! Grâce à mon locataire, je pourrai vous embaucher une heure de plus par semaine, peut-être même deux! Vous allez être obligée de le remercier!

– Vous ne devriez pas plaisanter Madame Eliot, je sais ce que je dis. Cet homme là est un oiseau de mauvais augure. D'ailleurs, regardez, la mort de Madame Cédile...

– Hé bien quoi? La mort de Madame Cédile?

– Ce n'est pas naturel, la pauvre dame était âgée, mais justement, elle ne se serait pas risquée à arracher la vigne vierge en se penchant par la fenêtre du deuxième étage. Cela faisait longtemps qu'elle était sujette aux vertiges, elle refusait de monter sur un escabeau et c'est toujours moi qui nettoyait les vitres ou arrosait les jardinières du haut. Ce n'est pas normal, moi je vous le dis, ce n'est pas normal...

– Ne mélangez pas tout Madame Frémi! Vous êtes bouleversée comme moi, mais il est stupide d'attribuer cet accident à la visite de Monsieur Lancieux. C'est un accident,

rien de plus et ce n'est pas parce qu'elle ne se penchait jamais par la fenêtre qu'elle n'a pas eu envie de le faire! On ne contrôle pas toujours ses impulsions. Moi, par exemple, je ne fume jamais. Hé bien, l'autre jour après ce fameux enterrement, j'ai éprouvé le besoin de fumer une cigarette. C'est inexplicable mais c'est comme cela!

– Vous ne m'enlèverez pas de l'idée que, ce jour là, elle était bouleversée. Oui, on aurait dit qu'elle avait peur et je crois qu'elle attendait une visite... Ce monsieur est peut-être revenu...

– Cela suffit! Madame Frémi. C'est un horrible accident, rien de plus. Et c'est assez, croyez-moi! Vous feriez mieux de ne plus y penser. Tenez, voilà Catherine, surtout pas un mot de cette histoire, elle a déjà bien trop d'imagination comme cela.

– Hum, majordome de Camaalot, j'ai faim, je meurs de faim! Je voudrais des sangliers, du faisan, des perdreaux, du gibier d'eau, de la confiture...

Madame Frémi, adorait Catherine, la gâtait atrocement et lui apportait chaque semaine des gâteaux de sa composition.

– Je t'ai fait des meringues, ma chérie. Je suis sûre qu'on en mangeait au Moyen-Age.

– Ma fille, tu vas ressembler à Pellinore le Géant, dit Maud, contaminée à son tour par la chevalerie.

Ravie, Catherine répliqua :

– Apprenez, gente dame, que la bravoure d'un chevalier se mesure à son appétit : plus il mange et moins il sera lâche.

Sur ces paroles sans appel, elle prit la main de son amie et l'entraîna dans la cuisine en réclamant ses meringues.

Restée seule, Maud se posta à son endroit favori sous la véranda vitrée qui surplombait le jardin. C'était l'endroit idéal pour observer la nature sans être vue.

En ce mois de janvier humide et doux, on distinguait plus bas les premières maisons du village. L'été, leur demeure était encore plus isolée, perdue dans son écrin de verdure, loin de toute civilisation.

Elle aperçut sur un noisetier proche, une mésange à tête noire et un petit verdier qui se disputaient les premiers chatons de saule.

Les précoces perce-neige pointaient le bout de leur nez dans le massif et les boutons du camélia commençaient à s'entrouvrir. La nature avait toujours eu le don de l'apaiser. Devant ce spectacle éternel et changeant, elle trouvait sa force et son équilibre.

Les ragots du village passaient sur elle comme les spots publicitaires, il n'y avait qu'à zapper. Elle se sentait de plus en plus étrangère à cette société fausse et superficielle.

Toutes les valeurs importantes s'amenuisaient: sens de l'effort, entraide, amour du prochain, dirait le père Cugi...

Lui aussi se plaignait de cette civilisation factice. L'Église avait bien mal traversé le vingtième siècle, la messe n'attirait plus personne, sauf peut-être les enterrements, les enfants ne communiaient que pour avoir un camescope ou un appareil photo et rare étaient les vocations. Elle sourit :

« Il faut dire que ses sermons étaient d'un autre âge et d'une longueur telle qu'il fallait s'armer de patience. Mais, au moins avait-il le mérite d'y croire! »

Brave homme! Elle espérait cependant qu'il ne viendrait pas lui aussi faire son couplet de morale. Décidément, elle supportait de plus en plus mal la critique.

Elle était pourtant persuadée d'avoir fait le bon choix. Ces sept cents euros seraient les bienvenus, elle pourrait peut-être partir en vacances avec Catherine cet été. Changer

d'atmosphère leur ferait du bien! Ou faire réparer enfin le toit du garage qui fuyait, ou bien...

En fait, il y avait tant de choses à faire qu'elle ferait mieux d'ouvrir une pension de famille! «Allons, pensa-t-elle, mon premier locataire arrive demain, voyons comment je vais m'en sortir...»

V

Apparemment il était matinal car, en ce début de samedi brumeux et maussade, il débarqua à huit heures dès la levée du jour aussi joyeux qu'un pic-épeiche qui viendrait de trouver un nid de fourmis.

Maud se dépêcha d'enfiler un jean et un gros pull, elle laissa à regret son café et courut lui ouvrir la grille d'entrée.

«Tiens! Catherine allait être déçue». Il ne montait pas un fier destrier mais conduisait tout bêtement une vieille Renault noire maculée de boue et remplie de bagages.

Il en sortit deux grosses valises, un énorme sac à dos et trois caisses bourrées de livres qu'il porta successivement, avec une telle facilité que Maud regretta de s'être donné tant de mal pour transférer le bureau. Cet homme ferait un sacré déménageur! Où alors, il ne transportait que vide et illusion. C'était cela! Ses livres étaient faux, comme ceux qui remplissent les rayonnages des bibliothèques d'exposition dans les magasins d'ameublement. Avec seulement une couverture cartonnée pour le titre et l'auteur, l'intérieur étant désespérément creux. Sans savoir pourquoi, elle, qui aimait tant les livres, avait toujours eu une sorte de répulsion devant cette fausse littérature, cette vitrine du savoir qui n'était que néant...

Quelques ouvrages s'étant échappés de leur caisse, jonchaient le plancher de la voiture. Tout en les regroupant, elle ne put

s'empêcher d'y jeter un coup d'oeil et volontairement elle en ouvrit un au hasard. C'était « Lettres inédites à Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne » par Émile Magne, et c'était bien un vrai livre avec des mots, des phrases et même des illustrations !

« Je suis vraiment stupide, pensa Maud, cependant soulagée. Quelle idée bizarre... Je vais bientôt avoir plus d'imagination que Catherine ! »

– Si l'histoire vous intéresse, n'hésitez pas ! Vous pouvez puiser dans mes ouvrages.

Elle sursauta, il était déjà revenu près d'elle, délesté de son chargement. Avec sa bonne veste de tweed, ses cheveux ébouriffés et sa grosse moustache où perlaient des gouttelettes de brume matinale, il avait l'air assez sympathique.

« Dangereux cela, il est important que je garde mes distances... »

– Il se trouve que je travaille à la bibliothèque municipale, répliqua-t-elle d'un air pincé, et si j'ai besoin de livres je sais où me les procurer.

La froideur de la réponse ne sembla pas pour autant l'émouvoir. Bien au contraire, il s'exclamait que c'était formidable, qu'ils faisaient en sorte le même métier et qu'elle pourrait peut-être contribuer à ses recherches...

« Quel toupet ! » pensa-t-elle. Ses yeux virèrent au gris d'orage, elle serra ses lèvres et le regarda bien en face.

– Monsieur Lancieux, je regrette, mais j'ai très peu de temps à vous consacrer. Je vais vous confier la clé de la tourelle et un double de celle du garage. Vous pouvez bien sûr utiliser librement le jardin, mais je crois, qu'il est dans notre intérêt commun de préserver notre indépendance.

Et pour atténuer un peu la rigidité de ces dernières paroles, elle ajouta :

– Je dis surtout cela pour vous, car Catherine est parfois bien envahissante, n'hésitez pas à la renvoyer si c'était le cas.

– Je n'ai pas non plus l'intention d'être un envahisseur...

À son tour, il la regardait d'un air intéressé, un peu blessé peut-être. Ou plutôt, avec un petit air de pitié, constata Maud avec dépit. Décidément, cet homme la mettait toujours mal à l'aise...

Il la suivit jusqu'à la grande cuisine carrelée de tomates rouges, dans laquelle ronflait un magnifique poêle de faïence digne de nos grands-mères. C'était une pièce chaleureuse et accueillante qui, pour l'heure, sentait une agréable odeur de café et de pain grillé.

Catherine, déjà réveillée, préparait avec bonne humeur le petit déjeuner aidé par son chien qui léchait avec avidité les miettes de pain et les gouttes de confiture. Elle les accueillit avec un grand sourire :

– Entrez vite, je vous ai préparé un super déj...

Maud, qui se dirigeait vivement vers l'armoire à clés, regarda sa fille sans complaisance. Mais, insouciant, la petite continuait :

– C'est, qu'il faut bien fêter dignement votre adoubement n'est-ce pas ?

– Merci Catherine, c'est très gentil, mais je suis désolé. J'ai déjà déjeuné et je dois ranger mes cartons...

Il avait l'air sincèrement embarrassé et ressemblait à un gros chien qui vient de se faire gronder.

Malgré elle, Maud murmura :

– Vous prendrez bien un café ?

– Je ne voudrais pas vous déranger...

– Puisqu'on vous le propose, dit Catherine, Lancelot ne ferait pas tant d'histoires !

Sans se faire prier davantage, il s'assit sans façon à la table,

étendant devant lui ses grandes jambes. Le sourire éclatant de Catherine faisait plaisir à voir. Résignée, Maud s'installa en face et lui servit son café.

« Quelle drôle d'impression de le voir dans la cuisine ! »

Avec son imposante stature, il semblait remplir tout l'espace. Elle remarqua ses mains, larges et carrées. « Dieu, cet homme devait avoir une force monumentale ! »

Il buvait son café à petites gorgées en devisant gaiement avec Catherine, qui visiblement l'avait adopté. Cette enfant était vraiment surprenante. Autant, elle pouvait être attachante et même un rien « crampon » avec les personnes qu'elle aimait, autant elle pouvait être désagréable, muette, sauvage, ou pire insolente avec celles qu'elle détestait.

Et en général, son classement était sans appel...

Que le « locataire » soit dans la première catégorie ne présageait rien de bon pour l'avenir. Il serait difficile de lui faire comprendre qu'il était primordial de préserver leur intimité.

– N'est-ce-pas maman ?

Perdue dans ses pensées, Maud n'avait pas entendu le reste de la phrase, mais ne voulant pas avoir l'air stupide, elle acquiesça. Ce qu'elle regretta immédiatement, voyant l'air surpris et amusé du locataire et entendant Catherine expliquer :

– Donc, c'est entendu : à partir d'aujourd'hui on scelle un pacte. Les chevaliers de la Table Ronde, ici présents, useront de leur titre et du tutoiement. Sachant, en ce qui me concerne, que je préfère de beaucoup « Guenièvre » à Catherine, que maman ne veut pas s'entendre appeler autrement que Maud et que franchement Galaad fait plus classe que Bernard ! Parce que... Bernard cela fait assez ringard...

– Cela suffit ! dit Maud, qui ne savait comment rétablir la situation. Excuse-toi Catherine, tu dépasses les bornes !

– Ne vous inquiétez-pas Maud, dit-il en insistant sur le prénom. «Elle aurait juré qu’il le faisait exprès!» Vous ne serez pas obligée de m’appeler Galaad, mais Guenièvre peut le faire sans problème. Au contraire, cela me fera très plaisir. C’est un de mes héros préférés. Autant dire, que c’est un honneur pour moi! Mais tu sais, ajouta-t-il en regardant Catherine, j’aime aussi beaucoup le Grand Condé. Il faudra que je t’en parle, je suis persuadé que ce personnage hors du commun t’intéressera... Et maintenant, je dois partir, il faut que j’installe mon ordinateur et que je range mes livres. Merci pour le café, il était délicieux... et merci... pour cette invitation spontanée, ajouta-t-il d’un ton suave en la regardant.

Pour un peu, Maud lui aurait claqué la porte au nez!

– Il est vraiment super! déclara Catherine enthousiaste dès qu’il eut disparu.

Découragée, et quand même un peu perturbée, Maud haussa les épaules. «Décidément, ça commence bien!» pensa-t-elle.

VI

Tout était prêt désormais pour accomplir son oeuvre. Chaque détail avait été pensé, pesé, jugé et mis en place par son esprit démoniaque. Il ne devait donc connaître ni erreur, ni faute. Le plus dur était de contrôler ses pulsions. Ne pas agir trop vite !

Voilà le danger ! Car parfois la colère l'envahissait, lui faisant perdre calme et lucidité. Alors, il n'était plus maître de ses actes... Ainsi, avec la vieille Madame Cédile, il n'aurait pas dû s'emporter et prendre tous ces risques. Trop de risques...

Mais aussi, elle le narguait, se moquait de lui, le sous-estimait, le prenait pour un sous-homme, un intellectuel de salon... Ah, il revoyait avec jubilation son regard effrayé quand il l'avait forcé à reculer près de l'appui de fenêtre. Mais, même alors, elle n'avait pas compris et le toisait encore avec mépris.

« Ce n'est pas en faisant peur aux vieilles femmes que vous passerez à la postérité. »

Ah oui!... Mais quand il l'avait saisie par le col et ouvert la fenêtre, elle ne riait plus. D'ailleurs, elle ne pouvait ni bouger ni s'enfuir, et peut-être à ce moment avait-elle compris qu'elle ne bougerait bientôt plus jamais...

Il dégageait trop de force, trop de rancoeur et surtout bien trop de haine. Alors, elle avait tenté une autre tactique.

« Vous êtes malade, il faut vous soigner, je vous aiderai... »
Il avait resserré encore la pression de ses doigts sur elle.

Oppressée, elle l'avait regardé avec horreur et murmuré :
« Mon Dieu, vous êtes fou ! »

Ce n'étaient ni le lieu, ni le moment prévus, mais tant pis, il fallait en finir. Ses forces décuplées par un sentiment de délivrance et de devoir, il l'avait poussée dans le vide.

La voir tomber et entendre le bruit sourd et mat de son corps s'écraser sur le sol lui avait procuré une éblouissante joie intérieure, telle qu'il n'en n'avait jamais connue.

C'était sûr ! Il avait bien une mission à accomplir sur terre et il allait l'accomplir avec ferveur et exaltation.

Cette révélation le remplissait d'aise et le transportait.

Un coup d'oeil l'avait rassuré. Elle était bien morte. Son visage écrasé faisait plaisir à voir. Personne ne remettrait en cause l'accident.

Il était parti avec précaution, mais dans son excitation il avait oublié un détail, un seul petit détail. Aujourd'hui, ce détail le tracassait. Ses mains moites, ses yeux fiévreux attestaient de son trouble. Mais qui le remarquerait ? Il se rassura, cela faisait une semaine qu'elle était morte. Tout danger était écarté.

C'est alors, qu'il pensa à la femme de ménage. Elle seule, avait un moyen de deviner, mais le ferait-elle... ? Cette femme insipide était sûrement trop bête. Bête mais bavarde... Qu'importe, il l'éliminerait. Oui, ce serait sa prochaine victime. Elle ou une autre, d'ailleurs. Elle l'aiderait à accomplir sa mission et à parachever son oeuvre. Elle ferait partie de sa stratégie. Il savait même déjà comment la tuer.

À cette pensée l'excitation le reprit et il déchira un mouchoir en charpie sans s'en rendre compte. Avec une jubilation intense il préparait son plan.